Présentation

Catherine Détrie

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1055>

DOI : 10.4000/praxematique.1055

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 2 janvier 2000

Pagination : 3-10

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Catherine Détrie, « Présentation », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 35 | 2000, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1055> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1055>

Présentation

Tout n'a-t-il pas déjà été dit sur le sens figuré ? On viendrait donc trop tard ? L'abondante littérature consacrée à la question porterait en effet à le croire.

Ce numéro des *Cahiers de praxématique*, qui tente d'articuler constamment figure et figuration du monde, fait un pari différent, puisqu'il souhaite démontrer qu'il y a un champ qui n'a pas encore été totalement labouré : celui de l'acte de référenciation en rapport avec la nomination figurée.

Figure, figuration ? La définition dictionnaire de *figuration* (action de représenter quelque chose sous une forme visible, ou de représenter à l'imagination) pose cette dernière comme un processus d'appréhension / appropriation linguistique de l'univers sensible. La question est alors de savoir si la *figure* (définie comme une unité linguistique ou une disposition d'unités linguistiques comportant un écart sensible par rapport à la norme ou à l'usage) s'avère apte à représenter le monde. Autrement dit, quels rapports les discours figurés entretiennent-ils avec le réel ? La figuration effectuée par la figure est-elle une simple opération mentale déliée de tout ancrage dans la réalité, ou un acte de référenciation ?

La résistance que le sens dit *figuré* oppose à toute explication intra-linguistique agace ou stimule le linguiste, de toute façon remet en cause le signe saussurien, dans sa conception la plus orthodoxe. Par ailleurs,

l'intérêt accordé à la production de sens (non seulement par les cognitivistes et les psycholinguistes, mais plus généralement par tous ceux qui s'interrogent sur ce que parler veut dire) prolonge d'une certaine manière le questionnement lié à la figure, déjà clairement exposé par l'exégèse biblique. Le problème du sens figuré est alors celui-ci : pourquoi utiliser des détours au regard d'une réalité qu'on pourrait représenter linguistiquement dans sa nue simplicité (point de vue naïf, qu'aucun linguiste ne partage tel quel, mais qui permet d'asseoir la notion de communication et d'intercompréhension des coénonciateurs) ? Ces questions, parce qu'elles restent quelquefois sans réponses, manifestent la pertinence d'une nouvelle exploration du sens figuré.

Le cadre déterminé pour ce questionnement est celui d'une sémantique qu'on pourrait appeler référentielle (en récusation d'une *sémantique intégrée* selon l'expression de G. Kleiber, exclusivement intralinguistique). Son ambition n'est pas de problématiser le rapport moi-autrui-les choses dans la nomination figurée, mais plus modestement de tenter de l'affiner.

Ce questionnement a toujours été au cœur des préoccupations de la praxématique. Dès ses débuts, cette dernière a posé la dialectique du langage et du réel, les *praxèmes* — en tant qu'outils de la praxis linguistique — permettant « le repérage de l'analyse du réel objectif par l'homme et spécialement le repérage des autres praxis » (Robert Lafont et Françoise Madray, *Introduction à l'analyse textuelle*, 1976 : 99). Elle met l'accent sur le fait que les mots effectuent des découpages non du monde réel, mais du monde vécu par les sujets parlants, les mots reflétant, véhiculant avec eux des expériences multiples du monde sensible, expériences anthropologiques, manipulatives ou culturelles. Les sujets parlants sont alors pris dans une double dialectique — celle du social et de l'individuel, celle du langage et du réel. Pour la praxématique, les discours nous permettent ainsi de construire une représentation modalisée du monde sensible, les mots étant les outils nécessaires à cette opération de découpage en unités discrètes.

Si la plupart des écoles sémantiques ne partagent pas nécessairement ces positions théoriques, elles sont cependant contraintes de reconnaître le rôle de l'extralinguistique dans l'actualisation linguis-

tique, dont elles manifestent la prise en compte, par le biais d'appellations diverses (composant encyclopédique, image mentale, etc.), et nul n'affirme plus que les significations intersubjectivement stables construisent en pure objectivité des découpages linguistiques.

Cette fonction réaliste du langage est cependant le plus souvent récusée ou tout simplement oubliée dès qu'il s'agit de rendre compte de ce qu'on nomme le *sens figuré* (les figures de sens, selon l'appellation usuelle), généralement traité dans un cadre intralinguistique (c'est-à-dire qui traite le système linguistique en autonomie du réel, et récusé donc le rôle des données extérieures à ce système dans son analyse), la tradition ne lui reconnaissant pas la capacité de représenter le monde, mais le ramenant à une intention esthétique, ornementale, etc. — la figure étant au service d'un bien-dire, ou d'un bien-écrire —, intention sur laquelle on ne s'interroge pas davantage, se contentant d'une classification commode, en termes de sens figuré, mais qui n'a aucune vertu explicative.

La praxématique n'esquive pas la question de l'intentionnalité du sujet parlant. Au contraire, pour rendre compte des processus mis en œuvre dans l'élaboration du sens figuré, elle articule point de vue, praxis linguistique et praxis sociales. Dans ce cadre, le sens figuré construit une représentation d'un monde vécu, rend compte d'un rapport personnel au monde sensible, qui met en tension les significations intersubjectivement stables et semble les rejouer.

Plus généralement, le sens figuré nous semble souligner exemplairement le fait que les mots *ne vont pas de soi*, pour reprendre l'expression d'Authier-Revuz, la non-coïncidence des mots et des choses comme la non-coïncidence des mots à eux-mêmes étant constante. Cette dernière peut être traitée de multiples manières, selon l'école linguistique à laquelle on relie sa démarche. Si la praxématique tente d'en rendre compte en termes de rapport praxique particulier au monde sensible, elle n'a pas l'immodestie de croire que cette position puisse être unanimement partagée. C'est pour cette raison qu'elle engage dans ce numéro un dialogue avec des spécialistes du sens figuré, qui n'excluent pas *a priori* l'idée d'une relation dialectique entre le langage et le réel : quel est alors le rôle du réel (et de quel réel s'agit-il ?) dans la nomination figurée ? Ce numéro apporte quelques réponses à cette

question, et propose des pistes ou des orientations plutôt nouvelles dans ce domaine.

Comment articuler figure et figuration du monde ? Les contributions réunies dans ce numéro des *Cahiers* s'interrogent toutes, selon des modalités propres à chacun des auteurs, sur le mécanisme référentiel à l'œuvre dans la figure, et l'articulent à la situation de parole.

Peut-on appliquer au signifié le terme *littéral* ou *figuré* ? Pour Michele Prandi, il n'y a pas de mots au sens littéral ou au sens figuré : c'est l'interprétation qui est littérale ou figurée, la relation d'interprétation consistant à relier une expression signifiante, pourvue d'un signifié donné, et une valeur contingente de message qui lui est confiée dans une occasion d'emploi contingente : les termes *littéral*, *non littéral*, *figuré* définissent ainsi non des expressions signifiantes, mais bien une caractéristique de cette relation. Aussi l'interprétation non littérale est-elle de la responsabilité du destinataire, qui décide que le contenu du message ne coïncide pas avec le signifié de l'expression. Au sein de ces interprétations non littérales, l'interprétation figurée impose une forme interne et un contenu spécifique au décalage entre signifié et message. D'une part, la partie la plus qualifiée des énoncés qui reçoivent une interprétation figurée présente un contenu conflictuel, qui n'admet pas d'être reçu tel quel comme le contenu d'un message cohérent. D'autre part, les caractéristiques structurales du signifié conflictuel imposent à l'interprétation des contraintes supplémentaires, qui, pour ainsi dire, donnent une forme spécifique à l'espace intérieur ouvert par l'interprétation entre signifié et message ou valeur textuelle. Ainsi, la notion de sens figuré, si elle est redéfinie rigoureusement en termes de signifié et d'interprétation, invite-t-elle à clarifier les aspects de la structure qui, de l'intérieur du signifié complexe, affectent en profondeur l'interprétation des tropes ponctuels. Mais, plus largement, le sens figuré pose la question de la nature de la communication humaine. Si interpréter une métonymie ou une synecdoque consiste à identifier une relation conceptuelle préétablie, cette explication ne vaut pas pour la métaphore, qui ne présente pas d'orientation préétablie : le travail d'interprétation de la métaphore met alors en relief la responsabilité (et la liberté) de l'interprète. Ainsi l'interprétation du message, et au-delà la réussite de la communication, résident-elles tout autant dans

la capacité de l'interprète à raisonner sur les structures de la langue et des concepts, que dans son savoir pratique.

Irène Tamba sonde le rôle sémantique et le mécanisme référentiel de la métaphore proverbiale, à l'œuvre dans les proverbes dits métaphoriques, c'est-à-dire ceux dont le sens phrastique fournit une image exemplaire de l'ordre du monde qu'enregistre son sens formulaire (*Qui a bu boira*, par exemple). Or, les rapports entre proverbe et métaphore, s'ils sont constatés dans toutes les études relatives aux proverbes, ne font généralement pas l'objet d'une description sémantique précise, description qui permettrait d'éclairer le rôle de la métaphore, cette dernière ayant la spécificité de se voir imposer une interprétation fixe, liée à son intégration dans un proverbe. Comment dès lors passe-t-on de la scène concrète à l'archétype, de l'exemple à la vérité générale s'appliquant à un éventail très large de situations, et à quoi sert la métaphore ? Irène Tamba montre que la fonction de la métaphore est de donner une force d'évidence au proverbe, liée au couplage fixe de deux généralités de niveau différent et à la réversibilité de la liaison entre, dans un sens, un principe et les cas concrets qui en découlent et, dans l'autre sens, entre une régularité empirique et la cause qu'on lui attribue. En cela, la métaphorisation proverbiale porte sur l'approbation véritable que suscite une explication proverbiale et non, comme les métaphores discursives, sur la représentation vraisemblable d'un référent : la métaphore proverbiale remplit ainsi une fonction argumentative plutôt que référentielle, contribuant donc essentiellement à renforcer l'évidence de l'explication proverbiale.

Jean-Marie Klinkenberg récuse la distinction traditionnelle entre rhétorique des figures et rhétorique de l'argumentation. La figure, de son point de vue, est un mécanisme permettant de passer du constat d'une incompatibilité encyclopédique, générant une rupture d'isotopie, à la reconstruction d'un contenu compatible avec le contexte, à partir d'une opération d'inférence concernant l'élément allotope : cette reconstruction s'avère une « réévaluation rhétorique », donnant lieu à une interaction dialectique entre ces deux saisies, qui confère à l'énoncé figuré sa plénitude sémantique. Dans ce cadre, le mécanisme figuratif a avant tout une fonction argumentative : la figure souligne le rôle de la coopération dans la communication, elle est un lieu de solida-

rité et de négociation, par là même elle remet en question l'architecture du monde (soutenue par de grands stéréotypes), jouant la structure de l'univers de référence commun ; enfin elle permet une réorganisation de la connaissance et des croyances. La démarche figurale, proposant de nouveaux découpages du concevable, crée donc du sens. Dès lors, la figure, pointant de nouvelles qualités, donne un nouveau statut à des entités, qu'elle range dans de nouvelles classes, susceptibles d'entretenir de nouvelles relations.

Sarah Leroy choisit d'explorer l'antonomase du nom propre. Partant du constat que cette figure n'est guère considérée en elle-même, mais qu'elle est plus généralement mise en relation avec d'autres phénomènes figuratifs — la rhétorique l'associe tantôt à la métonymie ou à la synecdoque, tantôt à la métaphore, les approches linguistiques privilégient une interprétation métaphorique —, elle montre qu'il est erroné et abusif de traiter l'antonomase du nom propre comme une de ces figures, en raison de son statut spécifique d'intermédiaire entre nom propre et nom commun. De son point de vue, l'antonomase peut avoir deux fonctionnements discursifs distincts : *in absentia*, sa fonction est référentielle, *in praesentia*, sa fonction est généralement prédicative. L'antonomase fait jouer le dialogisme interdiscursif par la reprise de discours externes ou internes sur l'objet, des praxis linguistiques partagées, de type littéraire ou mythologique, y étant souvent à l'œuvre. Mais le dialogisme interlocutif y est tout aussi sollicité dans la mesure où l'antonomase tente d'imposer une vision de l'objet à l'énonciataire : ces deux modes de dialogisation recoupent les deux modèles de réalisation antonomasique mentionnés ci-dessus. Lorsqu'il s'agit d'une antonomase prédicative *in praesentia*, le référent originel du nom propre et le référent-cible sont à l'œuvre. Si l'antonomase est une antonomase référentielle *in absentia*, un seul référent est concerné, le référent originel du nom propre.

Pour Vincent Nyckees, un énoncé métaphorique ne procède pas à une déviance discursive (la métaphore est ancrée dans nos habitudes linguistiques), mais catégorielle : il catégorise une entité en s'écartant de l'ordre catégoriel homologué par la langue. Or ce dernier n'est pas un ordre univoque et intangible, même si c'est la norme fondatrice de l'intercompréhension. Construit à partir de multiples grilles de structu-

ration de l'expérience, qui se sont forgées à travers l'histoire collective, cet ordre catégoriel est donc de nature linguistique, propre à une langue : il se refait en fonction des savoirs et des expériences. L'histoire sémantique dépose dans la langue et dans la culture des matrices pensées comme des analogies, disponibles pour des réactivations ultérieures, qui peuvent s'effectuer sur le mode de la simple actualisation — c'est le cas pour les métaphores conventionnelles — ou sur celui de la réélaboration — c'est le cas de la métaphore vive. Ce cadre lui permet de proposer un modèle sémantique de l'interprétation métaphorique : les modèles disponibles préexistants servent à la production comme à l'interprétation des énoncés métaphoriques. Si le locuteur sait d'expérience que ses énoncés seront nécessairement interprétés par référence aux modèles disponibles, le récepteur, confronté à un énoncé perçu comme métaphorique, va pareillement privilégier les interprétations fondées sur les attestations dès lors qu'elles s'accordent avec la compétence présumée du locuteur et avec le contexte discursif au sens le plus large (contexte, situation, arrière-plan interprétatif...). Aussi les métaphores topiques elles-mêmes deviennent-elles pour les coénonciateurs un mode de catégorisation à part entière, complémentaire de la catégorisation linguistique, que Vincent Nyckes suggère d'appeler *catégorisation topique* : apprendre à métaphoriser, c'est ainsi s'ouvrir à de nouveaux modes de catégorisation de l'expérience.

Sa réflexion croise fréquemment ma propre réflexion, par le biais de l'importance accordée aux matrices analogiques, que je traite en termes de *schémas praxiques*. Je tente ainsi de montrer que l'énoncé figuré est apte à montrer le monde, non pas en soi, mais par le biais d'un point de vue sur l'objet ou l'événement perçu, qui se manifeste discursivement par une actualisation inattendue au regard d'une signification intersubjectivement stable, et dans l'appropriation toute personnelle de cette signification, qui la rend plus ou moins étrange, selon que la figure est plus ou moins conventionnelle. Ce faisant, le locuteur impose sa propre catégorisation des événements du monde sensible, témoigne de choses vues ou éprouvées, la figure lui permettant de représenter sa propre expérience. Il ressort que ce qu'on traite en termes de *figure* est le résultat d'une régulation subjective, en rejet de la régulation objectivante instaurée par l'usage (une subjectivité partagée). Le locuteur

rejoue par là même la catégorisation que la régulation sociale, en rapport avec une expérience collective, a articulée au mot, se pose comme conscience critique, en ne reconduisant pas systématiquement des significations intersubjectivement stables. Les énoncés figurés ont ainsi pour visée, au même titre que les discours perçus comme non figurés, de construire une compréhension du monde à partir de corrélations expérientielles avalisées socialement (figures usées) ou idiosyncrasiques (figures plus vives). Le corpus sélectionné — des petites annonces de rencontres — met en relief le fait que la sollicitation de structures métaphoriques permet une conceptualisation du mode de relation du couple fantasmé (entité virtuelle par excellence) en rapport avec des primitifs de représentation, qui servent de modèles de compréhension (et donc de représentation) du monde sensible, et chargent de sens ce mode de relation à deux imaginé.

Au terme de cette présentation, on tient à souligner ce qui nous apparaît comme le point le plus nouveau dans cette somme de réflexions : la figure est chaque fois envisagée non pas comme un phénomène isolé de l'énoncé, mais dans le cadre d'une réflexion globale, qui prend en compte la notion de coénonciation, même si le mot ne figure pas nécessairement dans les travaux proposés : tous les contributeurs renvoient à l'idée d'une construction interactive du sens figuré, et l'étudient à partir de situations de parole. La figure est alors envisagée non seulement comme un phénomène d'énoncé, mais surtout comme un phénomène d'énonciation, créateur de sens, parce qu'elle rejoue les découpages stéréotypés auxquels procèdent les réglages sociaux stables. Ce faisant, ce numéro des *Cahiers de praxématique* propose un questionnement, et un approfondissement de la relation entre le sens figuré et le réel, qui nous semble compléter, enrichir, voire — on l'espère — renouveler maintes approches antérieures.

Catherine DETRIE